

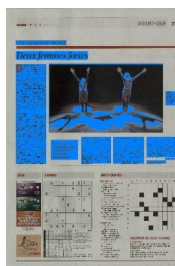


CRITIQUE NUITHONIE

Deux femmes fortes



Caroline de Cornière et Fabienne Berger dans la pièce *Signes*. Mario del Curto



Deux danseuses, deux femmes, enveloppées de lumière. Elles regardent le public, prennent une grande respiration. Elles ne sont plus jeunes. Cette scène, en ouverture, est déjà une posture forte. Le travail de la chorégraphe Fabienne Berger ne se décline pas dans une perspective spectaculaire. Au contraire, avec *Signes*, la simplicité est un parti pris.

Sur le plateau nu de la petite salle de Nuithonie, lors de la première mardi soir, Fabienne Berger et Caroline de Cornière ont le regard intense. Comme si on pouvait lire sur leur visage: bienvenue. On se sent, en tant que public, bienvenu. Accueilli par des bras largement ouverts. On dirait que tout, à la suite, découle de l'accueil par ces bras largement ouverts, dans une attitude pas exactement littérale – car la danse transforme, malaxe –, mais l'intention est palpable.

Pulsations

On pourrait vouloir, bien sûr, chercher l'origine de ces tremblements des bras, la signification de ces mouvements saccadés, en deviner intellectuellement les *Signes*: les ailes brûlées d'Icare? On peut aussi se laisser simplement porter par ce langage sensible qu'est la danse, qui vibre, qui résonne en chacun. Les deux danseuses développent un vocabulaire et une grammaire infiniment précis, quasi codifiés, rigoureux: elles ne sont pas à l'unisson, mais utilisent les mêmes phrases, avec un subtil décalage. Un dialogue s'instaure entre elles et avec tous ceux qui les regardent. Aux appuis, aux déplacements des appuis, aux torsions, on reconnaît la gestuelle de Fabienne Berger. Certaines phrases reviennent même, un peu reformulées, à des moments différents. Avec ce souci qu'a la chorégraphe de lisibilité dans la construction de sa pièce.

Dos ronds, têtes baissées, des pas qui reculent: parfois les gestes marquent la

fermeture. Ce double mouvement, du recroquevillement au sol à l'élévation, de l'éloignement au rapprochement, du retrait à la communion, se voit dépassé dans des tableaux surprenants de beauté, où les corps se laissent aller à des gestes répétitifs, hypnotiques. Comme si la simplicité autorisait une forme de lâcher-prise. Les frontières du quatrième mur s'évaporent. Les bras se balancent, tournoient, les lumières de Dominique Dardant accentuent leur fascinant vol.

Sur la bande sonore, entourant les corps, répondant aux respirations des danseuses, Malena Sardi a créé des effets d'ondes, des battements, des pas de course, des sifflements, des cris d'oiseaux. La pulsation régulière et plus ou moins saccadée de la musique crée tantôt un effet contemplatif, tantôt hyperstimulant, comme si l'on se retrouvait à vouloir danser soi-même dans un club...

Une joie de la danse s'exprime dans les tours autour d'un cercle de lumière. Instant de réconciliation. Où le caractère graphique ou esthétique des scènes n'est qu'un habillage. Et l'on comprend mieux ces mouvements de balanciers, ces intenses pulsations: ce sont là les vibrations, «signes» de partage essentiel entre la scène et le public, chères à la chorégraphe. Une traversée à faire encore aujourd'hui et samedi soir. »

ELISABETH HAAS

► *Signes*, à voir encore les 11 et 12 mars, 20h, à Nuithonie.

**Les corps
se laissent aller
à des gestes
répétitifs,
hypnotiques**